

Imaginer un devenir-en-commun. Penser l'en-commun à travers quelques romans de Léonora Miano

Par Louis Nana

JANVIER 2020 | POLITIQUES, STRATÉGIES & DIPLOMATIES ÉCONOMIQUES

Imaginer un devenir-en-commun .Penser l'en-commun à travers quelques romans de Léonora Miano

Résumé :

Le contexte mondial est marqué par un paradoxe : à mesure que la configuration du monde en appelle à plus d'ouverture, on assiste, ici et là, à un repli identitaire et à l'exacerbation des identités nationales. Dans un tel contexte, la question de comment vivre-ensemble, ce que cela signifie, exige ou implique est cruciale. D'où la nécessité de penser le concept de l'en-commun, qui suscite davantage d'intérêt. Loin d'épuiser une telle question, cette note vise surtout à partager, et à soumettre à la discussion, une approche du concept de la Communauté dans la littérature, à partir du concept de l'en-commun, appréhendé ici comme principe au cœur de tout projet - ou pensée - de la Communauté. Il ne s'agit pas, ici, de faire une présentation générale de la discussion autour du concept, notamment dans le champ de la philosophie. L'interrogation qui nous intéresse est plutôt la suivante : comment penser l'en-commun à partir de la littérature — du roman, précisément ?

Contexte :

Le contexte de cette note se situe à trois niveaux. Sur le plan mondial, il est marqué par un paradoxe : à mesure que les circulations s'intensifient, du fait des avancées technologiques notamment, on assiste à des replis identitaires, soutenus par la peur de se perdre, ou d'être « remplacé ». Pour l'exprimer autrement : dans un contexte de radicale ouverture du monde, surgit paradoxalement une logique d'enclos. Le plan académique, quant à lui, est marqué par un intérêt pour des théories autre qu'occidentales : ce que l'on appelle les théories du Sud global. Sur le plan spécifique de la scène intellectuelle africaine, cette note intervient alors que des appels sont lancés pour le renouvellement de la pensée à partir de l'Afrique. Ce renouvellement de la pensée concerne aussi bien la manière d'habiter le monde que la réintégration d'une catégorie temporelle comme le futur dans les réflexions sur notre monde, surtout sur l'Afrique.

Idées majeures :

- Le temps de l'enchevêtrement (Achille Mbembe) qui caractérise notre époque se traduit, dans l'Afrique postcoloniale, par un ensemble d'événements qu'il convient de désigner comme le temps de l'ombre.
- Le temps de l'ombre est représenté, dans les romans de Léonora Miano, par les métaphores de la nuit, de l'ombre et des ombres, du fantôme, de la forêt, etc., pour traduire la violence qui fait de l'Afrique contemporaine une Afrodystopie (Joseph Tonda).
- Évoluant dans un tel cadre, le sujet africain postcolonial est un sujet blessé. Il fait l'expérience de sa propre individualité et, par conséquent, de l'être-avec sous le prisme de la blessure. Ainsi, toute tentative de vivre en communauté, de préserver la communauté, ou d'en créer une nouvelle est marquée et hantée par cette blessure.
- Mais la blessure, elle-même, ne peut être saisie que si on la considère dans son rapport avec le temps. En effet, elle est, avant tout, le fruit des événements qui inaugureront le temps de l'enchevêtrement (l'esclavage, la Traite négrière) ; ensuite, elle persiste à cause du rapport coupable qu'une époque entretient avec celles qui sont passées — à travers notamment l'oubli.
- La lecture des romans suggère qu'il peut y avoir un au-delà de la blessure, et que le rêve d'un en-commun

Imaginer un devenir-en-commun .Penser l'en-commun à travers quelques romans de Léonora Miano

est possible sur le continent africain. Pour cela, il faut imaginer une utopie (une Afrotopie), comme celle du Katiopa unifié. Celle-ci, si elle n'apporte pas des réponses claires à toutes les questions que peut soulever la question de la communauté en Afrique, permet d'y réfléchir dans un contexte marqué non plus par la blessure, mais par la guérison, la restauration.

Problématique :

Comment penser l'en-commun à partir de la littérature africaine contemporaine ? Quelles possibilités l'approche centrée sur le temps et le sujet offre-t-elle dans cette réflexion ?

Mots-clés :

En-commun ; Devenir-en-commun ; Temps de l'enchevêtrement ; Sujet africain postcolonial ; Temps de l'ombre



Introduction

Le contexte mondial est marqué par un paradoxe : à mesure que la configuration du monde en appelle à plus d'ouverture, on assiste, ici et là, à un repli identitaire et à l'exacerbation des appartenances nationales. Dans un tel contexte, la question de comment vivre ensemble, ce que cela signifie, exige ou implique est cruciale. D'où la nécessité de penser le concept de l'en-commun, qui, de plus en plus, suscite de l'intérêt. Loin d'épuiser une telle question, cette note vise surtout à partager et à soumettre à la discussion, une approche de la problématique de la Communauté dans la littérature africaine contemporaine, à partir du concept de l'en-commun. Ce dernier étant appréhendé comme le principe au cœur de tout projet — ou pensée — de la Communauté. Il ne s'agit pas, ici, de faire une présentation générale de la discussion autour du concept, notamment dans le champ de la philosophie. L'interrogation qui nous intéresse est plutôt la suivante : comment penser l'en-commun à partir de la littérature — du roman africain francophone contemporain, précisément ? Comment ce concept invite-t-il à penser, aujourd'hui, la problématique de la Communauté ?

Notre approche est centrée sur des notions de temps et de sujet, lesquelles excluent abstraction et homogénéité, généralisation et passivité. En parlant du temps, l'on se réfère à ce qu'Achille Mbembe nomme le temps vécu, « celui de l'existence et de l'expérience » ; de même, la notion du sujet renvoie à ce qu'il exprime lorsque, parlant du sujet africain, il écrit : « il est producteur d'actes signifiants ». À cette acception du sujet comme agent, producteur d'actes signifiants, nous il convient d'ajouter que nous considérons à la fois le sujet individuel et le sujet collectif. Une telle approche repose sur deux postulats. Premièrement, nous abordons l'en-commun

comme une notion temporelle, dans la mesure où, d'une part, le concept fait intervenir les dimensions du présent, du passé et du futur ; d'autre part, son intérêt et la complexité de sa question se dégagent à partir d'une considération particulière du temps : l'enchevêtrement des temporalités. Deuxièmement, ce qui rend difficile la réalisation ou même l'imagination d'un en-commun c'est l'existence d'une blessure, à travers laquelle le sujet africain contemporain fait, d'une part, l'expérience du temps, et, de l'autre, conçoit sa manière de faire communauté.

Cinq des romans africains de Léonora Miano, que nous lisons comme trois textes, aideront à appuyer notre réflexion. Il s'agit de *L'intérieur de la nuit*, *Contours du jours qui vient*, *Les aubes écarlates*, *La saison de l'ombre*, et *Rouge impératrice*. Les trois premiers constituent ce que la critique a appelé la « Suite africaine » et ont pour cadre l'Afrique contemporaine (postcoloniale) ; le deuxième texte a pour cadre l'Afrique au moment de sa rencontre avec l'Europe, dans le contexte de la Traite négrière ; le troisième se tient un siècle dans le futur et décrit l'existence dans une Afrique en train de réaliser l'idéal panafricain. À partir de ces romans, l'oeuvre de Miano donne la possibilité de mener une réflexion sur le temps et sur les manières d'habiter le monde.

Notre démarche visera à répondre à trois exigences. Tout d'abord, penser l'en-commun exige de nommer le temps dans lequel on est, aujourd'hui, amené à poser la question de la Communauté et à chercher à y répondre. Le fait de nommer ce temps, et de le bien comprendre, conduit, ensuite, à considérer les formes de la blessure, qui rend difficile l'imagination de l'en-commun, afin d'explorer, dans les textes, les voies de pansement. La possibilité qu'offre la



littérature d'imaginer l'utopie d'un en-commun sera, dans un dernier temps, étudiée.

Nommer le temps en cours : enchevêtrement des temporalités et temps de l'Ombre

Cette première exigence — nommer le temps en cours — indique la nécessité, d'une part, sur un plan théorique, de saisir les configurations temporelles de notre époque ; d'autre part, de manière plus empirique, de considérer les expériences du sujet qui caractérisent cette époque.

Dans un premier moment, il s'agit donc de considérer ce qu'Achille Mbembe désigne dans *De la postcolonie* comme le temps de l'enchevêtrement, ou l'enchevêtrement des temporalités. À travers ce terme, A. Mbembe suggère, afin de rendre compte des sociétés africaines contemporaines, une conception du temps qui exclut, d'un côté, « la segmentarité » des différentes dimensions ou époques du temps (passé, présent, futur), et, de l'autre, « la séparation des mondes ». L'enchevêtrement temporel invite, en effet, à considérer les dimensions du temps, non pas comme des moments distincts les uns des autres, mais comme parfaitement interdépendants. De ce point de vue, postule-t-il, le temps en cours : n'est, ni un temps linéaire, ni un simple rapport de succession où chaque moment efface, annule et remplace tous ceux qui l'ont précédé, au point qu'une seule époque existerait à la fois au sein de la société. Il n'est pas une série, mais un emboîtement de présents, de passés et de futurs qui tiennent toujours leurs propres profondeurs d'autres présents, passés et futurs, chaque époque portant, altérant et maintenant toutes les précédentes.

Le premier sens que suggère le temps de l'enchevêtrement est celui de la multiplicité ou de la pluralité. Il existerait, en effet, une pluralité de présents, de passés et de futurs, et il est impossible de les distinguer dans l'absolu. Aussi, Mbembe

écrit-il s'agissant du présent, par exemple : « le présent en tant qu'expérience d'un temps est précisément ce moment où s'enchevêtrent différentes formes d'absence : absence de ces présences qui n'en sont plus et dont on se souvient (la mémoire), et absence de ces autres qui ne sont pas encore là et que l'on anticipe (l'utopie). » C'est une telle figuration du temps qu'on retrouve dans les romans de Miano. Dans *Rouge*, par exemple, l'apparence et le décor de la bibliothèque de la faculté des Sciences humaines évoquent une époque passée, traduite dans le caractère obsolète du bâtiment : « l'atmosphère feutrée, le bois mat des longues tables, les grandes fenêtres ouvrant sur le jardin, les hauts murs disparaissant derrière des rayonnages de livres. Ailleurs, un tel équipement semblait obsolète ».

L'autre sens se dégage dès lors qu'est pris en compte le principe de la pluralité, ou de la multiplicité. Cette dernière renvoie, en effet, sur un plan horizontal, à l'existence, à une époque donnée, de plusieurs expériences du temps, de plusieurs subjectivités. Cela implique l'existence de plusieurs rapports à ce qui s'est passé — ou est en train de se passer — et à ce qui vient, faisant de l'enchevêtrement des temporalités une cohabitation, pour la plupart du temps, conflictuelle. Ce fait est particulièrement marqué dans deux des romans étudiés : *La Saison de l'ombre* et *Rouge impératrice...* mais aussi dans *L'intérieur*, où plusieurs mémoires, ou plusieurs expériences du monde se heurtent et poussent au conflit.

Une telle conception du temps n'implique pas seulement que le rapport que nous avons au passé et la projection qu'on peut envisager dans l'avenir dépendent l'un de l'autre. Elle exprime aussi une tension et un conflit, qui rendent la question de l'en-commun complexe. Dans un même temps, elle témoigne de l'intérêt d'une approche centrée sur les temporalités enchevêtrées et sur le sujet.



En effet, c'est en concevant le présent comme à la fois le lieu des absences passées et futures, voire des ruptures possibles avec le passé et/ou le futur et le lieu de conflits entre plusieurs mémoires et plusieurs visions du futur qu'apparaît la grande difficulté de la question de l'en-commun exprimée en ces termes dans l'un des romans : « À quoi l'espace habité par les humains ressemblera-t-il, lorsque l'on ne saura plus que la méfiance ? Comment vivra-t-on la mémoire remplie de souvenirs amers ? » (p.139)

Dans un second moment, nommer le temps en cours revient à considérer ce que nous proposons d'appeler le temps de l'Ombre. Inspirée du titre du roman de Léonora Miano, *La Saison de l'ombre*, cette expression est une manière de nommer un ensemble d'événements et de manifestations, des états d'esprit, des réactions, des actions, des initiatives prises dans le but, non seulement de comprendre ce qu'il se passe, mais aussi d'en sortir préservé. Dans un premier temps, et en d'autres circonstances, le terme aura servi à nommer ce moment particulier dans lequel les membres de cette petite communauté sont plongés. Au-delà de cette communauté, le temps de l'Ombre caractérise le monde dans son entier.

Une considération attentive des romans de Miano autorise, cependant, l'extension du terme pour désigner le temps en cours. L'on fera d'abord remarquer que, dans la démarche de Miano, nommer est essentiel. C'est l'un des objectifs recherchés que suggère la lecture des romans de la Suite. Ce que ces derniers décrivent, en effet, n'est ni nouveau pour le lecteur de littératures africaines francophones ni exclusif à l'écrivaine. Or, la particularité de son projet, réside dans le fait qu'à la lecture de ses romans, l'on est engagé dans une quête qui vise à trouver une voie pour se retrouver, pour dessiner à nouveau les contours

d'une existence normale, d'inventer, à nouveau, une manière nouvelle d'habiter ce monde, malgré tout. Le recours à des titres renvoyant à des nuances du temps traduit ce qui préoccupe Miano, à savoir identifier le temps pour mieux savoir ce qu'il fait des hommes ou ce que ces derniers en font/en ont fait.

Le temps de l'Ombre permet ainsi de désigner un ensemble d'expériences qui furent inaugurées par la traite des esclaves, et qui se prolongent, sous des formes diverses, dans l'Afrique contemporaine. Dès *La Saison*, il est déjà, en effet, annoncé le fait que, dans cette partie du monde qui deviendrait l'Afrique, la portée des événements que caractérise l'ombre ou la nuit, plus qu'un moment, étaient « la durée, l'espace, la coloration des ères à venir ». Ces ères à venir concernent l'Afrique contemporaine, qui est au centre des romans de la Suite africaine. C'est donc une époque aux nombreuses saisons, elle-mêmes comprenant de multiples durées.

Deux métaphores traduisent principalement, dans l'imaginaire de l'écrivaine, ce temps de l'Ombre : l'ombre et la nuit. L'une et l'autre sont à la fois présence, attitude et état d'esprit, domaine, temporalité et trajectoire historique. Expression de l'enchevêtrement des temporalités évoqué plus haut, elles sont porteuses de nombreux symbolismes. Moments de la visibilité réduite, elles sont aussi ceux de l'incertitude, du règne de l'invisible, de l'imprévisible, de l'inconcevable. C'est le règne de forces jugées dangereuses, insaisissables par la raison, et de la violence extrême ; c'est aussi le domaine du rêve prémonitoire ou ramenant à la surface des événements passés. L'ombre et la nuit apparaissent aussi comme les domaines du danger, de l'exercice de l'horreur. Une autre appellation de ce temps particulier est ce que Mbembe nomme la postcolonie qui, en tant que trajectoire historique des sociétés an-



ciennement colonisées, est également un ordre du monde où règnent l'absurde, le simulacre, et un certain exercice de l'autorité similaire au commandement sous la colonie. C'est aussi cela, il nous semble, que Joseph Tonda saisit sous le nom d'afrodystopie, c'est-à-dire un lieu où règnent l'absurde, le simulacre, l'ambiguïté, et où l'existence ne se vit que sous la forme d'un cauchemar — qui est aussi le rêve d'autrui —, et où la mort, omniprésente, est la forme sous laquelle on fait l'expérience de la vie. De fait, dans les romans de Miano, l'« Afrique » est marquée par la destruction : guerres, violence démesurée de chefs de guerres, esclaves, exploitations de toutes sortes, destruction du tissu social, ignorance des origines, etc.

Penser la blessure : dévoiler et guérir

« Qu'il soit fait clair pour tous que la saignée ne s'est pas asséchée en dépit des siècles, et qu'elle hurle encore, de son tombeau inexistant. »

Dans un contexte, comme celui qui vient d'être présenté, il s'avère que c'est sous la forme de la blessure que les sujets font l'expérience du temps. Dans leur vie quotidienne, leur rapport au passé, et leur projection dans un futur, c'est par la blessure qu'ils sont marqués et hantés. Dans les romans de Miano, penser cette blessure revient, à la fois, à se demander ce qu'elle est, les formes qu'elle emprunte, et comment en guérir. Ainsi, chez elle autant que chez Mbembe, penser la blessure, c'est aussi la panser ; c'est la dévoiler et explorer les voies de sa guérison. Parmi les nombreuses formes que peut prendre cette blessure, figure en bonne place la dépossession de soi et, conséquence de celle-ci, la destruction physique. Tout d'abord, la dépossession de soi apparaît, chez Miano, comme l'incapacité d'avoir la maîtrise de qui on est, de ce qu'on possède ou qui nous possède, et de ce à quoi l'on aspire. Dans les termes d'Isilo, l'un des personnages de la Suite

africaine, la dépossession de soi, c'est l'oubli de son propre nom — ou de son nom propre : « Nous avons oublié notre nom », affirme-t-il. Trois attitudes en sont à la fois la manifestation et la conséquence : l'amnésie feinte ou réelle, la folie, et le délire.

En ce qui concerne l'amnésie, dans les premiers romans de Miano dont le continent africain est le théâtre, les communautés décrites sont très souvent coupées de leur passé. Il en est ainsi aussi bien des communautés précoloniales et postcoloniales. Ainsi, dans *La Saison*, la communauté Mulongo qui subit le commerce des esclaves vit, depuis longtemps, dans l'ignorance de ce qui constitue son mythe fondateur : le mythe de la reine Emene. C'est le récit de la fondation de la communauté par une femme partie du peuple qu'elle voulut préserver en évitant une guerre de pouvoir qui aurait conduit à un fratricide. De même, dans la *Suite africaine*, aussi bien des communautés restreintes, comme celle d'Eku, ou les communautés imaginées que sont les nations africaines postcoloniales, il existe une amnésie quant au passé. Dans les deux dernières formes de communautés, l'amnésie est relative à l'histoire de l'esclavage et apparaît ainsi comme un déni de l'histoire, voire un refus d'assumer une histoire dont on a peur ou dont on juge les conséquences néfastes pour l'ordre du monde tel qu'il a été établi — grâce à cette amnésie.

Expression de cette amnésie, la folie, quant à elle, apparaît comme la condition d'existence de ces sociétés. C'est notamment le cas des sociétés postcoloniales décrites dans les romans de la *Suite africaine*. Ici, c'est à travers la figure d'Epupa que se lit la folie et ses significations, en rapport avec l'Histoire. Devenue folle à force d'étudier l'Histoire du Continent, ce personnage symbolise selon la lecture de Ferdulis Angone, les contradictions des sociétés subsahariennes devant son



passé. Pour elle : face à l'aberration d'une société décadente qui culmine dans l'oubli, Epupa est devenue folle. Face à une Histoire sectionnée, segmentée, fragmentée, fractionnée, fracturée que lui enseignent les canons officiels et dont les épisodes déterminants sont soit censurés, soient tus, Epupa a opté pour la folie comme le meilleur des langages. Face à une mémoire tronquée par un discours dominant qui masque (ou qui refuse de regarder) la réalité, Epupa souffre de ce que Glissant appelle le "tourment d'histoire" exprimé par « la virtualité non-réalisable »

De fait, dans une société en proie à la guerre, Epupa est la seule qui semble se souvenir très clairement des événements du passé et en avoir une compréhension lui permettant d'établir des liens entre ce passé ignoré ou refoulé et le présent. Sa folie s'origine dans son appréhension de l'enchevêtrement entre passé, présent et futur, puisque, telle une « prophétesse primitive », « elle parlait d'époques qu'elle n'avait pas connues, les mêlant au présent, crachant, éructant, chassant les passants ». Il peut paraître paradoxal que ce soit celle qui semble avoir une parfaite conscience historique qui soit vue comme dérangée. Mais cela ne saurait étonner dans un contexte où, comme l'exprime Angone, le « discours dominant [...] masque (ou [...] refuse de regarder) la réalité ». La folie d'Epupa opère comme un révélateur de la démente de l'ensemble de la société. Elle « symboliserait... le symptôme d'une angoisse commune, refoulée, qui remonte ». Ainsi, à travers la démente d'Epupa, c'est la communauté postcoloniale qui apparaît malade de sa mémoire, de son passé, de son histoire avec lesquels elle entretient un rapport d'amnésie ou de distorsion. Dernière manifestation/conséquence de la dé- possession de soi dans les romans de Miano, le délire ouvre la voie à la déchirure et à la destruction physique. Tout comme la démente d'Epupa,

il procède d'une connaissance de l'Histoire du Continent. Toutefois, il en fait une lecture qui privilégie le binarisme (méchants/gentils, bourreaux/victimes, Blancs/Noirs) à des fins utopistes et messianiques. Le personnage d'Isilo incarne cette tendance extrême à la binarité. Diplômé d'histoire, il est à la tête du groupe des rebelles des « Forces du changement », qui, dans le premier volet de la Suite — *L'intérieur* — attaquent les villageois d'Eku et les soumettent à un rituel faisant intervenir un acte de cannibalisme. Au cours de cette nuit, le jeune homme fait aux Ekus le récit du mythe d'Ewo, récit fondateur de leur clan et de deux autres, de même qu'il partage avec eux des morceaux choisis de l'Histoire du Continent.

Ce qui est en cause, dans ce cas, ce n'est pas tant la fiabilité des récits que la lecture qui est faite de l'Histoire, c'est-à-dire le choix des événements relatés, les raisons de ce choix et l'orientation ou l'interprétation qui leur est donné. Le projet d'Isilo est, en effet, de créer une communauté utopique fondée sur l'ethnie. Aussi son récit de l'Histoire tente-t-il, principalement, de mettre en évidence l'unité originelle des peuples des clans qu'il veut réunir (ce qu'il fait à travers le mythe d'Ewo), la grandeur du Continent et son unité spirituelle (ce qu'il fait à travers l'histoire de l'Égypte antique), et l'existence d'un ennemi naturel commun : le Blanc (ce qu'il fait à travers l'histoire de la colonisation et l'évocation du blanchiment de l'histoire de l'Égypte antique). Ce qui lui importe n'est donc pas tant de faire connaître l'Histoire aux Ekus mais d'instrumentaliser l'histoire afin de légitimer son projet et les actes qu'il implique, notamment le sacrifice du jeune Eyia, donné à manger à plusieurs membres de la communauté Eku.

Dans les romans de Miano, le premier niveau de la blessure est donc invisible et se situe dans



le rapport que l'on entretient avec soi-même. Or, le fait que les sociétés qu'elle décrit entretiennent un rapport coupable à leur passé apparaît comme une forme de la blessure qui, finalement, est à l'origine de toutes les autres, plus visibles, et qui consistent en la destruction et la déchirure des corps individuels et collectifs, des vies individuelles et collectives, et de ce que ces corps et ces vies représentent. Selon les romans, cette destruction et cette déchirure des corps et des vies, loin d'être des phénomènes spécifiquement et uniquement contemporains, ne sont que la continuité de ce qui débuta du temps de l'esclavage, comme en témoignent certaines « exhalaisons » du passé, comme celle mise en exergue à l'entame de cette réflexion sur la Blessure. La métaphore de la saignée traduit, ici, de manière saisissante l'idée de la blessure : sa gravité, la douleur qu'elle peut provoquer, et son actualité notamment.

Débutée par l'arrachement de jeunes gens à leurs familles durant la période de la Traite, cette saignée se poursuit dans l'Afrique contemporaine sous des formes diverses, tantôt similaires, tantôt différentes. Dans cette perspective, il existe un parallèle entre *L'intérieur* et *Les Aubes*, d'un côté, et *La Saison*, de l'autre. Dans les deux premiers romans, le phénomène des enfants soldats est présenté comme une forme contemporaine des enlèvements perpétrés durant la Traite négrière. Ces enfants sont, en effet, assimilés par Epa, l'un des personnages centraux des *Aubes*, à des esclaves (« nous n'étions plus que les esclaves de nos propres frères »). Réalité qui rappelle l'enlèvement des jeunes gens du village mulongo dans *La Saison*. Dans un cas comme dans l'autre, des jeunes gens sont enlevés à leur clan, en pleine nuit, pour servir des intérêts dont ils ne comprennent rien ou pas grand-chose ; leur force est convoitée, et leurs rêves et aspirations, sacrifiés.

Déchirure et destruction revêtent également d'autres formes. L'un des épisodes qui révèle l'ampleur de la Blessure est la mise à mort du jeune Eyia. Le jeune homme est dépecé, puis cuit pour servir de repas à son clan. Ce crime participerait, selon son concepteur, Isilo, à la guérison de la communauté et à l'avènement de son utopie. Un tel acte démontre l'autophagie d'une société qui, dans sa démarche pour trouver des solutions à ses problèmes, ne réussit qu'à en créer de nouveaux, plus importants. L'acte de cannibalisme auquel sont soumis les Ekus participe d'une dévoration qui caractérise le temps de l'Ombre évoqué plus haut.

Le lien entre tout ce qui précède et la réflexion sur l'en-commun est que, dans les romans de Miano, la destruction et la déchirure sont toujours liées au désir de communauté. Il s'agit toujours de préserver la communauté ou d'en créer une autre. Ainsi, la destruction du clan des Mulongos intervient alors que les membres les plus habilités ont pris toutes les mesures qui leur semblaient appropriées pour réhabiliter leur communauté amputée de douze membres et se préserver d'une possible destruction. La déchirure que connaît le clan des Ekus, quant à elle, vient du fait que la seule volonté qui anime les anciens est de préserver la communauté telle qu'elle a toujours été. La déchirure de la nation postcoloniale, enfin, résulte du rêve de rétablir une communauté mythique, utopique, dans le contexte contemporain. Chacun de ces désirs se solde donc, en fin de compte, par un échec. Comment l'expliquer ?

L'une des réponses à laquelle permet d'aboutir la prise en compte des temporalités enchevêtrées, d'une part, et de la considération du temps en cours comme temps de l'Ombre, d'autre part, est la suivante : le sujet postcolonial vit dans un temps gouverné par la Blessure ; c'est un sujet blessé, dont l'un des modes d'expression privilégiés est la violence. Marquées par l'amnésie, les



communautés Mulongo et Eku tentent, respectivement, de comprendre ce qui leur arrive afin d'échapper à la menace d'une destruction totale de leur monde, et de se purifier du mal qu'ils ont subi de la part des rebelles. C'est en faisant une interprétation tronquée de l'Histoire et de la spiritualité ancienne que les rebelles, dont Isilo et ses frères sont les figures, espèrent bâtir un ensemble continental panafricain. Or, ces initiatives s'avèrent vaines parce que conçues et exécutées dans un cadre marqué et hanté par la Blessure et la violence. La démarche suggérée par les romans de Miano implique donc d'abord de sortir de ce cadre, afin d'imaginer un devenir-en-commun. Ce qui passe nécessairement par une véritable thérapie.

Imaginer un devenir-en-commun

Les romans de Miano invitent à articuler trois exigences, étroitement liées aux formes de la blessure relevées plus haut. Chacune d'entre elles s'inscrit dans une nouvelle relation au temps.

La première exigence consiste à se réconcilier avec soi-même. Cela suppose d'assumer son histoire, sa spiritualité, mais aussi sa sexualité. Il a été montré que, chez Miano, la dépossession de soi est, avant tout, un rapport tronqué ou refoulé au passé ; ce qui apparaît sous la forme, à la fois, de l'amnésie, de la folie et du délire. L'une des premières démarches que l'on note donc dès le dernier volet de la Suite africaine, et qui se solde par un succès, consiste à embrasser cette histoire longtemps rejetée : qu'elle soit passée ou présente. Ainsi, à la fin des Aubes, une cérémonie se tient au cours d'une nuit, à l'instigation d'Epupa, la démente. Le but de cette cérémonie est de réintégrer dans la communauté non seulement les fils enlevés et devenus enfants soldats, mais aussi celle qui aura été dès sa naissance rejetée, comme ses parents avant elle : Ayané.

Le succès de cette cérémonie tient à un fait : la reconnaissance, en prononçant leurs noms, de

ceux qui ont jadis été perdus, ou rejetés. C'est le cas d'Eso, enlevé bien avant les autres jeunes, et dont il fallait prononcer le nom afin qu'il reprenne conscience de qui il est. C'est aussi le cas d'Ayané, longtemps désignée par « fille de l'étrangère ». Le fait de prononcer ces noms, et d'accueillir ces enfants en dépit des fautes commises, apparaît ainsi comme un signe d'acceptation et de réintégration dans la communauté. Les appeler par leurs noms c'est leur reconnaître une existence en tant que membre du clan. C'est à ce titre que ceux qui ont été accueillis ont participé au repas du clan. Mais ce succès doit en grande partie à l'intervention des esprits. En effet, seule la voix des esprits, à travers Epupa, fait fléchir la vieille Ié, doyenne du clan Eku et gardienne de ses secrets. C'est aussi grâce à leur intervention que l'acceptation d'Ayané par les femmes du village se fait plus aisément. Ceci montre l'importance de la spiritualité dans la démarche que suggèrent les romans de Miano. Dans le dernier, Rouge, où elle propose l'utopie d'un en-commun sur le Continent à travers l'État panafricain du Katiopa unifié, celle-ci est présente et assumée dans toutes les sphères de la vie, qu'elle soit privée ou publique. Voyages astraux, conseils nocturnes, initiations, sont autant de pratiques normales et parfaitement assumées dans la société du Katiopa unifié. Miano poétise ainsi ce qu'elle entend par retour à soi-même, ou encore retour en soi. Ainsi, dans ses romans, la question de la divinité est présente et ne saurait être dissociée de celles de l'autodestruction et de l'auto-déchirement. Rouge est le roman du retour à soi et en soi des peuples du Katiopa, rétablis dans leur rapport au temps et au divin.

La réconciliation avec soi passe aussi par le fait d'assumer sa sexualité et de respecter celle d'autrui. Si les romans de la Suite, par exemple, ou celui de La Saison, révèlent des rapports difficiles, conflictuels, avec sa propre sexualité et avec l'autre sexe, le roman utopique de Miano ima-



gine des rapports équilibrés et complémentaires entre les sexes. L'amour entre deux êtres devient, non plus guidé par le besoin de profiter l'un de l'autre, mais d'accomplir ensemble la tâche pour laquelle l'existence les met ensemble, chacun étant soi-même accompli. C'est le cas entre Boya et Ilunga, dont la relation est bâtie non sur la dépendance mais sur un accomplissement réciproque.

D'autre part, le rapport à son propre sexe est un rapport décomplexé et assumé. On le remarque, par exemple, avec le cas de la masculinité. Le club nommé le Mfundu, que fréquente Kabongo, un des agents de la sécurité du Katiopa unifié l'illustre parfaitement. Constitué exclusivement d'hommes, l'on y évolue tout nu, après avoir laissé ses vêtements dans les vestiaires. Le principal objectif de ceux qui fréquentent le club n'est pas sexuel, car il ne s'agit nullement d'homosexualité. Il s'agit plutôt de « se détendre, retrouver le confort d'habiter sa peau ». Il n'est pas non plus question d'exhibitionnisme ni de naturalisme, mais, ainsi qu'on peut le lire : « Cela tenait plutôt d'un salut décomplexé à ceux des ancêtres dont la manière d'être au monde était la moins célébrée. » La démarche des hommes de ce club est tout autre : se retrouver, revenir à soi-même, à son intimité, à sa masculinité retrouvée, préservée de toute mutilation. Il s'agit de se réapproprier le regard sur soi. Enfin, le but est de « discipliner sa libido », comme c'est le cas de Kabongo. La deuxième exigence consiste à imaginer l'utopie d'un en-commun. Pour Miano, cela consiste à envisager une utopie par opposition à ce que Tonda nomme l'Afrodystopie, à proposer des récits suggérant des formes politiques dans lesquels l'en-commun se trouverait réalisé. En d'autres termes, penser l'en-commun avec Miano c'est imaginer ce que nous appelons un devenir-en-commun. Une telle idée se dessine déjà dans La Saison, avec la communauté des marais, la

communauté Bebayedi, que la description présente comme un lieu autre, mais aussi un lieu rêvé, désiré, pour une époque comme celle de la traque des êtres humains pour en faire des marchandises :

Bebayedi, un espace abritant un peuple neuf, un lieu dont le nom évoque à la fois la déchirure et le commencement. La rupture et la naissance. Ceux qui sont ici ont des ancêtres multiples, des langues différentes. Pourtant, ils ne font qu'un. Ils ont fui la fureur, le fracas. Ils ont jailli du chaos, refusé de se laisser entraîner dans une existence dont ils ne maîtrisent ni les modalités, ni la finalité. Ce faisant, et sans en avoir précisément conçu le dessein, ils ont fait advenir un monde. S'ils parviennent à préserver leur vie, ils engendreront des générations. Prenant le statut d'ancêtres, ils légueront une langue faite de plusieurs autres, des cultes forgés dans la fusion des croyances. Cette communauté est située dans un lieu difficile d'accès, à l'écart du monde, et qui offre la possibilité d'une autre histoire, une histoire parallèle à « l'histoire mondiale », fondamentalement marquée par le principe de violence. Les prémisses d'un en-commun s'y perçoivent déjà.

Mais c'est finalement dans Rouge que se développe cette utopie. Et, même si l'État du Katiopa unifié est encore jeune, et fragile, on peut déjà relever quelques aspects qui le caractérisent, concernant le sujet et le rapport au temps notamment.

Le premier aspect — le sujet — a été évoqué, en partie, en abordant la question de la sexualité. Celle-ci faisait voir des sujets qui se réhabilitent à leurs propres yeux, se ressaisissant de leur vie et la vivant avec du plaisir. Dans ce sens, ce dernier roman raconte une histoire d'amour qui, au-delà de celle que tout lecteur pourra lire entre le chef d'État Ilunga et l'enseignante d'université Boya, est celle du sujet africain avec lui-même, un sujet africain qui a retrouvé l'estime de soi. À cela, on



peut ajouter que, dans l'utopie de Miano, l'environnement dans lequel évolue le sujet africain est conçu pour lui procurer des soins, physiquement et symboliquement. Ainsi, il existe une place, la place Mbuya Nehanda, « dont le mur végétalisé n'avait été planté que d'herbes médicinales ». On note encore l'existence de l'hôpital Mukwege, du nom du docteur Denis Mukwege, « l'homme qui répare les femmes » victimes de violences sexuelles durant les guerres. L'idée qui se dégage de ce qui est précède est que seul un sujet guérit et réhabilité peut contribuer à réaliser une communauté bâtie sur le principe de l'en-commun.

Le second aspect — le rapport au temps — est visible surtout dans la description qui est faite de la ville de Mbanza, où se déroule l'essentiel de l'histoire du roman. On y voit la volonté de rendre présente l'expérience historique des peuples du Continent. Rues ou nzela, places, boulevards, jardins ou espaces publics, bâtiments administratifs portent des noms qui rappellent des actrices, acteurs et moments de l'Histoire de ces peuples. On retrouve ainsi des rues comme les nzela Amilcar Cabral, dans le parc dit Vallée de nos pères, ou Mangaliso Sobukwe ; des places comme celles Mmanthatsi, Ndete Yalla, reine Waalo, Amina de Zaria, ou encore Mbuya Nehanda ; des boulevards comme ceux de Chivambo Mondlane et de Rei Amador. On pourrait ajouter à cela le Nyerere Hall, où, en dehors du Ministère de la défense et de la sécurité intérieure, sont logés les services du gouvernement.

L'intention est, ici, claire : réinscrire le projet urbain dans l'imaginaire symbolique du Continent. La ville de Mbanza est un livre d'histoire à ciel ouvert, dont le tracé s'apparente à un parcours à travers les grands moments de l'historicité propre du Continent, c'est-à-dire les grands événements de l'histoire mondiale sur le Continent. On peut en effet identifier à travers ces rues, places, boulevards, mais aussi bâtiments et

monuments — comme les Stèles de la Maafa —, les expériences de l'esclavage, de la colonisation et des luttes anti-coloniales et indépendance, le rêve panafricain qui les nourrit, ainsi que les réalités postcoloniales. D'une part, cette nomination traduit une réappropriation de l'espace. D'autre part, le choix des noms et le fait que la plupart soient des femmes, témoigne une orientation, d'un récit historique, loin d'être innocente.

Cette mise en évidence des aspects symboliques n'empêche pas de voir qu'il existe une organisation politique et sociale de cette utopie, ainsi que des réalités économique et territoriale auxquelles le jeune État fait face. Seulement, il semble que, dans la démarche que suggèrent les romans de Miano, l'en-commun doive d'abord se réaliser sur un plan symbolique, spirituel.

Pour conclure : notes sur un rêve en suspens

Les romans de Miano suggèrent que la réalité d'un en-commun n'est possible que dans l'exploration de ce qui n'est pas encore là, et qu'il faut imaginer sous la forme d'une utopie. Cela vient confirmer l'hypothèse avancée à l'entame de cette note : l'en-commun est une notion temporelle. D'une part, en effet, la nécessité de sa problématisation naît en considérant le temps comme un enchevêtrement ; d'autre part, l'aborder exige d'introduire la question de la futurité. C'est cette dernière exigence que permet de penser les romans de Miano. Ces derniers aident à problématiser aujourd'hui à partir de la perspective du rêve à venir.

Toutefois, ce rêve reste en suspens pour deux raisons principales : le roman se termine en laissant sans réponses des questions d'ordre narratif ; la question de l'appartenance reste ouverte. L'on rencontre dans le roman des descendants d'un peuple, les Fulasi, encore appelés les Sinistrés, qui, aujourd'hui, désigne le peuple français, et qui se retrouve en situation d'immigrés dans le



nouvel État prospère du Katiopa unifié. Il se pose dès lors la question de l'appartenance, formulée dans les termes du « nous » et du « nous-mêmes ». Qui, en effet, est ce « nous » ? Que faut-il entendre par « nous-mêmes », lorsqu'on soulève la question de l'en-commun ? Ces interrogations, qui se posent à un État panafricain du futur, interpellent aujourd'hui, dans la réflexion sur l'en-commun. Transposée à notre présent, elle consisterait à se demander qui est africain, qui ne l'est pas, qui a le droit de l'être ; et qui aurait ainsi le droit de partager le rêve d'une Afrique panafricaine, dans laquelle est réalisé le projet d'un en-commun ? La réponse des Katiopiens à cette question s'articule dans une formule : « Katiopa, tu l'aimes ou tu la quittes », qui est aussi problématique, car elle sonne comme un essentialisme revancharde qui pourrait conduire à une impasse : celle d'un monde toujours marqué de ses blessures.

Bibliographie :

- Angone, Ferdulis Zita Odome. « Anachronies, oubli et délire de théâtralisation. Le Sankofa et la mémoire empêchée chez Léonora Miano ». *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, no Deuxième série-10, 2017.
- Astruc, Rémi, et Jean-Luc Nancy. *Nous? l'aspiration à la Communauté et les arts*. RKI Press, 2015.
- Collini, Maria Benedetta. « Le cri, le silence, la parole: la trilogie africaine de Léonora Miano ». *Ponti/Ponts. Langues littératures civilisations des Pays francophones*, no 12, 2012, p. 29-49.
- Compan, Magali. « Writers, Rebels, and Cannibals: Léonora Miano's Rendering of Africa in *L'Intérieur de La Nuit* ». *Studies in 20th & 21st Century Literature*, vol. 34, no 1, janvier 2010. DOI: [doi:10.4148/2334-4415.1713](https://doi.org/10.4148/2334-4415.1713).
- Darriet-Féréol, Virginie. « La Saison de l'ombre de Léonora Miano, une enquête autour de la mémoire de la capture ». *Caietele Echinox*, no 31, 2016, p. 108-117.
- Dusaillant-Fernandes, Valérie. « Le sort des enfants de la postcolonie: «suite africaine» de Léonora Miano », in Alice Delphine Tang, *L'oeuvre romanesque de Léonora Miano, Fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Paris: L'Harmattan, 2014, p. 30.
- Etoké, Nathalie. « "couleur" et "communauté" de Léonora Miano : Du Noir Dans Le Bleu-Blanc-Rouge ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 32, no 1, août 2017, p. 27-42. Project MUSE, doi:10.1353/nef.2017.0003.
- Fanon, Frantz. *Oeuvres. La Découverte*, 2011.
- Imorou, Abdoulaye. « La Suite africaine de Léonora Miano. Un appel à se réconcilier avec soi-même ». *French Studies in Southern Africa*, vol. 2016, no 46, 2016, p. 63-81.
- Kilgour, Maggie. *From Communion to Cannibalism an Anatomy of Metaphors of Incorporation*. 1990, <https://rds-tue.ibs-bw.de/link?kid=1658826469>.
- Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre xxiii, Le sinthome (1975-76)*, Paris, Le Seuil, 2005.
- Lassi, Étienne-Marie. « Léonora Miano et la terre natale: Territoires, frontières écologiques et identités dans "L'Intérieur de la nuit" et "Les Aubes écarlates" ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 27, no 2, 2012, p. 136-50. JSTOR.
- Laurent, Sylvie. « Le "tiers-espace" de Léonora Miano romancière afropéenne ». *Cahiers d'études africaines*, no 204, novembre 2011, p. 769-810. [journals.openedition.org](https://journals.openedition.org/etudes-africaines/16857), doi:10.4000/etudes-africaines.16857.
- Mabanckou, Alain, et Achille Mbembe, éditeurs. *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*. Éditions du Seuil, 2017.
- Mangeon, Anthony. « Lettre d'Anthony Mangeon ». *Études littéraires africaines*, no 36, 2013, p.



148–153.

Mbembe, Achille. *De la postcolonie: essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Karthala, 2000.

—. « À propos des écritures africaines de soi ». *Politique africaine*, no 1, 2000, p. 16–43.

—. « La colonie: son petit secret et sa part maudite ». *Politique africaine*, no 2, 2006, p. 101–127.

---. *Sortir de la grande nuit: Essai sur l'Afrique décolonisée*. La Découverte, 2013.

---. *Critique de la raison nègre*. La Découverte/Poche, 2015.

---. *Politiques de l'inimitié*. La Découverte, 2016.

—. « Pourquoi ont-ils tous peur du postcolonial ? » *AOC media - Analyse Opinion Critique*, 20 janvier 2020, <https://aoc.media/opinion/2020/01/20/pourquoi-ont-ils-tous-peur-du-postcolonial/>.

Mbembe, Achille, et Felwine Sarr. *Politiques des Temps. Imaginer les devenirs africains*. Editions Philippe Rey/Jimsaan, 2019.

—. *Écrire l'Afrique-Monde*. Editions Philippe Rey/Jimsaan, 2016.

Metoukson Delangue, Anaïs. « Le personnage aux prises avec la mémoire dans *La saison de l'ombre* de Léonora Miano ». 2017. corpus.ulaval.ca, <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/29467>.

Miano, Léonora. *Contours du jour qui vient*. Pocket jeunesse, 2008.

---. *L'intérieur de la nuit*. Plon, 2005.

---. *La saison de l'ombre*. Bernard Grasset, 2013.

---. *Les aubes écarlates: « Sankofa cry »*. Plon, 2009.

---. *Rouge impératrice*. Bernard Grasset, 2019.

Mukwege, Denis, et Guy-Bernard Cadière. *Réparer les femmes. Un combat contre la barbarie*. Mardaga, 2019.

Nancy, Jean-Luc, et Danielle Cohen-Levinas. « [Entretien] : Dialogue sur la communauté impossible ». *Revue des Deux Mondes*, 2012, p. 145–151.

Oloukou, N. « Violence, cruauté et horreur dans

L'intérieur de la nuit de Léonora Miano et Moha le fou moha le sage de Tahar Ben Jelloun ». *Journal de la Recherche Scientifique de l'Université de Lomé*, vol. 19, no 2, janvier 2017, p. 256-268-268.

Tonda, Joseph. « D'une crise l'autre : l'afrodystopie ». *Politique africaine*, vol. n° 148, no 4, 2017, p. 148-52.

---. « Fanon au Gabon : sexe onirique et afrodystopie ». *Politique africaine*, vol. n° 143, no 3, décembre 2016, p. 113-36.

Trujic, Irena. « Faire parler les ombres: Les Victimes de la Traite négrière et des guerres contemporaines chez Léonora Miano ». *Nouvelles Études Francophones*, vol. 30, no 1, 2015, p. 54-65. DOI.org (Crossref), doi:10.1353/nef.2015.0028.

2



Thinking Africa

Louis Nana

Doctorant contractuel du programme « Entangled Temporalities in the Global South » de l'université de Tübingen (Allemagne), en co-tutelle avec la laboratoire Agora de l'université de Cergy-Pontoise, Louis Nana mène sa recherche sous la co-direction de Susanne Goumegou et Rémi Astruc. Sa thèse s'intitule : « Penser l'en-commun : temps de l'enchevêtrement, subjectivités africaines, et devenir-en-commun du monde à travers quelques romans de Léonora Miano ». La soutenance est prévue pour mars 2021.

Intérêt : Création africaine francophone (littérature, musique, arts) ; Théories du Sud (théories postcoloniales, décoloniales, etc.) ; L'Afrique et ses devenirs possibles (littérature, arts, philosophie).



Thinking Africa

Créé en janvier 2013 par une équipe de chercheurs et experts africains, Thinking Africa est un institut de recherche et d'enseignement sur la paix en Afrique. Nous produisons un savoir utile et prospectif sur la paix et ses enjeux en Afrique dans le but d'éclairer les décisions et les stratégies, qu'elles soient publiques ou privées.

THINKINGAFRICA.ORG